
Publications récentes sur la « jeune Amérique »

Paris Sorbonne, 7 novembre 2014

Isabelle Sicard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/7121>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Isabelle Sicard, « Publications récentes sur la « jeune Amérique » », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 19 janvier 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/7121>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Publications récentes sur la « jeune Amérique »

Paris Sorbonne, 7 novembre 2014

Isabelle Sicard

- 1 La journée « publications récentes », organisée par Nathalie CARON et Marie-Jeanne ROSSIGNOL, s'est déroulée au sein de l'université Paris-Sorbonne. L'association REDEHJA (réseau pour le développement européen de l'histoire de la Jeune Amérique) présente sur une base annuelle — bi-annuelle cette année — les ouvrages publiés par ses membres. Le 7 novembre 2014, six livres étaient au programme, commentés par onze discutants. L'histoire de la Jeune Amérique a été analysée selon différents angles, tant raciaux (avec notamment l'évocation de la question indienne et celle de l'esclavage), que politiques (les politiques monétaires, le sectionnalisme, les liens entre le sens commun et les partis politiques), transatlantiques, internationaux, mais également fictionnels. Les discutants étaient ainsi issus d'horizons divers (civilisationnistes bien sûr, mais également historiens et littéraires), tous étant spécialistes de la Jeune Amérique.
- 2 Céline FLORY, CNRS (équipe Mondes américains), a présenté *Couleurs, esclavages, libérations coloniales 1804-1860*. Cet ouvrage, comprenant vingt-et-une contributions regroupées par aires culturelles (francophone, anglophone et hispanophone) est essentiellement axé sur le monde atlantique, à l'exception d'un article consacré à La Réunion. Au tournant du XVIII^e siècle, deux événements majeurs conduisent à un réexamen du statut des anciens esclaves et à de nouvelles orientations coloniales : d'une part, une mutation est opérée par l'interdiction et la répression de la traite atlantique suite à une forte mobilisation des abolitionnistes anglais et américains. D'autre part, la hantise d'une « révolution noire », exacerbée par la guerre d'indépendance de Saint-Domingue qui aboutit à la formation de la première république noire, Haïti, se traduit par des réflexions nouvelles au sein des empires coloniaux européens. Ce livre a ainsi pour vocation de mettre en lumière les spécificités voire les paradoxes de cette époque. Comme l'a relevé Céline FLORY et l'a ensuite expliqué Claire BOURHIS-MARIOTTI, co-directrice de l'ouvrage, le militantisme des abolitionnistes est contemporain du racisme scientifique. Aux États-Unis, Blancs et Noirs établissent une hiérarchie entre Afro-Américains et Africains et attribuent aux

Afro-Américains, « civilisés » par leur contact avec les Blancs, la mission de régénérer la race noire (soit par leur « retour » sur un continent africain qu'ils ne connaissent pas — projet élaboré par les Blancs — soit par leur installation à Haïti d'où ils pourront rayonner, projet des Afro-Américains). Par ailleurs, bien que cette première moitié du XIX^e ait mis la traite atlantique hors la loi, elle se caractérise paradoxalement par son dynamisme. En réalité — et c'est là une des questions soulevées par C. FLORY, à laquelle Bernard GAINOT, co-auteur et co-directeur, propose une réponse — l'abolition de la traite soulève le problème du statut de la main d'œuvre et des formes de mobilisation de la force de travail. Ceci est tout particulièrement vrai dans les établissements mis en place en Afrique (il s'agit généralement d'établissements de commerce instaurés par les missionnaires) mais plus généralement au sein des systèmes coloniaux. L'absence d'une définition juridique de la traite permet à chaque gouvernement de mettre en place des formes indirectes de traite. Ainsi naissent de nouvelles catégories de travailleurs qui ne sont plus des esclaves mais pas non plus des hommes libres dans la mesure où l'on ne laisse jamais de place ni au consentement ni au libre-arbitre. Enfin, les auteurs expliquent que le bornage chronologique se justifie par la mise en place de la première république noire (Haïti, qui devient indépendante en 1804) qui s'accompagne, pour tous les abolitionnistes, de projets civilisateurs préalables à l'émancipation et à la régénération de la race noire, pour prendre fin avec les expéditions coloniales de la seconde moitié du XIX^e : sous couvert d'anti-esclavagisme se développent alors les conquêtes coloniales.

- 3 Le second texte est *La Résistance indienne*, d'Élise MARIENSTRAS, réédité en 2014. Dans un premier temps, Augustin HABRAN présente l'ouvrage sous l'angle de l'historiographie de la nouvelle histoire indienne comme travail pionnier et unique en France. Il explique ainsi que l'objectif de son auteur est de « replacer les nations autochtones comme actrices incontournables de l'histoire de l'Amérique du Nord, de la période coloniale jusqu'à aujourd'hui » (l'épilogue s'arrêtant en 2013) en montrant notamment la contribution des Amérindiens à la construction de l'État-nation américain. Dans cette optique, Élise MARIENSTRAS se concentre sur la question de la résistance indienne, avertissant le lecteur dès la couverture de l'ouvrage de son angle d'analyse (Augustin HABRAN souligne la présence du drapeau américain en arrière-plan du profil d'Indien et de l'inscription « red power »). À la question du genre de l'ouvrage et du public visé — points développés par Thomas GRILLOT qui dresse un historique et un inventaire des différents types d'ouvrages américains depuis le XVIII^e qui traitent de la question indienne — Élise MARIENSTRAS commence par rappeler que l'ouvrage est une commande. À ce titre, il est régi par une méthodologie précise, celle de la collection « Archives » aujourd'hui disparue. Le cahier des charges impliquait qu'Élise MARIENSTRAS fasse une histoire des Amérindiens en laissant les sources primaires dialoguer entre elles, en ajoutant tout au plus quelques articulations. Le succès du livre et la disparition de sa collection d'origine a poussé le directeur des Éditions Folio à contacter Élise MARIENSTRAS afin qu'elle accepte la réédition de son ouvrage et en rédige un épilogue. Marie-Jeanne ROSSIGNOL note que cet ouvrage, militant, permet de déplacer la périphérie vers le centre en recourant à cette présentation des peuples, ainsi placés au cœur de l'histoire des États-Unis.
- 4 Selon Nicolas BARREYRE, auteur de *L'or et la liberté. Une histoire spatiale des États-Unis après la Guerre de Sécession*, la Reconstruction est souvent réduite aux débats sur la centralité du problème noir et sur le retour du Sud dans l'Union. Son ouvrage, axé sur les grandes lois votées par le Congrès entre 1865 et 1876, a pour vocation de montrer, par le prisme des politiques économiques, la dynamique complexe à l'œuvre à la Reconstruction entre

d'une part le sectionnalisme — c'est-à-dire l'adhésion trans-partisane d'une région (Nord-Est et Ouest) à un projet — et d'autre part les logiques de partis. Pierre GERVAIS souligne que la thèse de Nicolas BARREYRE — qui s'intéresse donc pour partie au sectionnalisme — permet de prendre conscience de son importance grandissante au sein de l'histoire politique américaine de la Reconstruction. Le sectionnalisme, défini par l'auteur à la demande des discutants comme étant à la fois une image culturelle d'une région avec ses résonances politiques et comme le vecteur d'intérêts économiques variés, bouscule les deux partis dominants. À la Reconstruction, Républicains et Démocrates peinent à élaborer une ligne politique cohérente. Le sectionnalisme offre une mobilisation par régions — en opposition à des clivages partisans — mettant ainsi en lumière des alliances économiques reposant sur une base géographique. Cette réalité sectionnelle permet par exemple d'expliquer la radicalisation de la politique de Reconstruction menée par les Républicains au Congrès — leur unité étant menacée par les conflits internes au parti. Evelyne PAYEN relève que si le sectionnalisme n'est que second par rapport aux logiques de partis, l'utilisation de méthodes statistiques et quantitatives par N. BARREYRE permet de révéler qu'un cinquième des scrutins publics sont dictés par des considérations régionales ce qui confirme toute l'originalité de la thèse de l'auteur.

- 5 Agnès DERAÏL et Auréliane NARVAEZ ont présenté l'ouvrage traduit et édité par Thomas CONSTANTINESCO et Bruno MONFORT, *Les déterreurs de trésor*. Cette approche par une littéraire et une civilisationniste a permis de montrer que l'œuvre de Washington IRVING se prête aux analyses transdisciplinaires. Dans l'ouvrage commenté — qui constitue la quatrième partie des *Contes d'un voyageur* — histoire et fiction sont imbriquées, l'auteur enchâssant savamment ses récits dans des conditions historiographiques propres à son époque, n'hésitant pas à parodier, selon Auréliane NARVAEZ, historiens et sociétés savantes. Mais au-delà de la fiction et d'une quête de trésor (qui n'a ni les caractéristiques romantiques offertes par d'autres œuvres de fiction traitant du même sujet, ni le côté moralisateur de *Faust*, ici parodié), l'un des enjeux centraux est la question des origines de la nation. Agnès DERAÏL souligne à cet effet que la postface de Bruno MONFORT laisse percevoir qu'outre les disputes sur les origines hollandaises ou puritaines de la Jeune République, IRVING esquisse une troisième voie, liée à une autre économie, celle de l'esclavage. Ainsi, la richesse nationale, ce fameux « trésor », ne serait pas tant la culture de la finance du Nord — à laquelle s'adonne l'un des protagonistes, spéculateur immobilier — que l'existence d'une économie parallèle, en lien avec le commerce transatlantique d'esclaves. Outre les questions liées à la traduction du titre, c'est cet aspect de la relecture des origines de la nation qui a principalement intéressé les chercheurs présents dans la salle. Marie-Jeanne ROSSIGNOL souligne qu'au XIX^e siècle, il y a une relecture du fondement de la nation, avec un retour à la culpabilité originelle. Marc BELISSA et Nicolas BARREYRE notent que cette question des origines de la nation se pose essentiellement à partir de 1820 : le décès des derniers Révolutionnaires entraîne une relecture de l'histoire de cette jeune nation ; c'est à ce moment que sont inventés les Pères Pèlerins et que finalement les origines de la nation sont liées à la Nouvelle Angleterre et non à Jamestown — Bruno MONFORT suggérant que l'idée de Destinée Manifeste participe de cette relecture puritaine de l'histoire américaine.
- 6 Marie-Jeanne ROSSIGNOL, qui présente l'ouvrage dirigé par Cécile VIDAL, *Louisiana : Crossroads of the Atlantic World*, commence son propos en soulignant les spécificités de ce livre. Tout d'abord, il réunit des chercheurs essentiellement formés en France et aux États-Unis, certains s'étant récemment fait connaître pour leurs recherches sur la

Louisiane tandis que d'autres sont des spécialistes de longue date, d'où un intéressant rapprochement de générations. La ligne directrice, chère aux Américains, est l'idée de remettre en question des thèses jusque-là bien connues — d'où une introduction écrite par C. VIDAL consacrée à l'historiographie des recherches sur l'histoire atlantique et une conclusion que Sylvia FREY a intitulée « Beyond Borders : Revising Atlantic History ». L'introduction de C. VIDAL révèle que cette chercheuse, longtemps critique du paradigme atlantique, trouve aujourd'hui des vertus à un « Atlantique » qu'elle apprécie surtout quand il est comparatif, connecté, et multiscalaire. La thèse principalement questionnée par l'ouvrage est celle de Gwendolyn HALL qui a publié en 1992 *Africans in Colonial Louisiana : the Development of Afro-Creole Culture in the Eighteenth Century*. L'article de Jean-Pierre Le GLAUNEC, « Un nègre nommé Lubin ne connaît pas Sa Nation : The Small World of Louisiana Slavery » commenté par M.J. ROSSIGNOL, remet en cause la méthodologie de la chercheuse américaine qui agglomère des données en mélangeant sources et périodes afin de constituer une base portant sur la langue parlée par les esclaves. J.P. Le GLAUNEC souligne toutefois l'intérêt de l'instrument de travail créé par cette chercheuse et conclut sur la nécessité de nuancer l'idée d'une réafricanisation des esclaves à une période de grande mobilité de ces populations, transportées de la côte Est à la Louisiane, pour y être vendues. De la même façon, les articles de Guillaume AUBERT (« To establish one law and definite rules : race, religion, and the Transatlantic Origins of the Louisiana Code Noir ») et d'Alexandre DUBÉ (« Making a Career out of the Atlantic : Louisiana's Plume ») reviennent sur des visions établies. Tandis que le premier s'attache à montrer le rôle central non de la métropole mais des colonies dans la rédaction des codes noirs de 1685 et 1722, le second affirme qu'il existe bel et bien un empire français au XVIII^e. Si la thèse d'A. DUBÉ n'est pas novatrice, l'intérêt principal de l'article réside dans son approche : par le biais d'une focalisation sur les administrateurs impériaux français, il démontre qu'il existait bien une bureaucratie centralisée et mobile — ce qui contredit de nombreux chercheurs qui présentent l'empire britannique comme bien structuré par opposition à un empire français qui n'aurait pas été théorisé par la métropole et nient l'existence d'un empire français organisé avant le XVIII^e. Finalement, la Louisiane est présentée par C. VIDAL comme un microcosme de l'Amérique, un carrefour à la fois de par sa position géographique entre l'Amérique continentale et insulaire mais également du fait des changements de souveraineté successifs, du XVIII^e au début du XIX^e ; elle est ainsi pleinement intégrée au monde atlantique et à son histoire.

- 7 L'ouvrage de Sophia ROSENFELD, Université de Virginie, s'intitule *Common Sense : A Political History*. Il porte sur l'influence de la notion de sens commun dans la conception moderne de la démocratie. Si le sens commun est une notion dont l'origine remonte à Aristote, elle se charge d'une valeur politique au XVIII^e siècle et devient un concept central à toutes les révolutions démocratiques modernes, à commencer par la Révolution américaine et le pamphlet de Thomas Paine, *Common Sense*, publié en 1776. L'auteur s'intéresse donc aux contextes sociaux, politiques et culturels qui modèlent ce concept. L'objet d'étude est ainsi une notion qui traverse les frontières. Se posent des problèmes de traduction à différents niveaux. Tout d'abord, les discutants relèvent ceux qui sont liés au passage d'une langue à une autre, problème soulevé par la traduction de l'ouvrage (*Le sens commun. Histoire d'une idée politique*, par Christophe JAQUET aux Presses Universitaires de Rennes). Marc BELISSA souligne par exemple que le choix de traduction du titre ne rend pas justice à la thèse de l'auteur, qui est de présenter une histoire des contextes avant d'être une histoire des idées. Ce dernier aurait donc préféré « Le sens commun. Une histoire politique », idée à laquelle adhère l'auteur. Ensuite, les problèmes de traduction

sont également liés aux différences culturelles. Ainsi, dans le cadre de cette histoire du sens commun et de son utilisation à la fois en Europe et aux États-Unis, l'auteur a fait face à des questions de connotations différentes du terme — le problème de traduction s'avérant dès lors être autant un enjeu historique que littéraire, bien avant toute considération de traduction du livre dans une autre langue. Si par exemple « populisme », concept politique lié au sens commun, a un sens péjoratif en français, le terme est neutre en anglais. L'auteur s'est donc attachée à considérer le populisme avant tout comme une forme politique et a analysé son utilisation aussi bien dans les discours de droite que de gauche.

- 8 En outre, chaque discutant a choisi d'approfondir un point et d'y apporter un éclairage précis, en fonction de son domaine de recherche, afin de suggérer de nouvelles pistes de recherche à Sophia ROSENFELD. Nathalie CARON s'est concentrée sur la place du sens commun et son rôle dans les débats sur les Lumières tandis que Marc BELISSA a analysé le discours des modérés et la centralité du concept de bons sens à l'époque révolutionnaire. Aurélie GODET a renvoyé à l'appel au sens commun comme arme idéologique chez le néoconservateur Irving KRISTOL.
- 9 Cette transdisciplinarité a donné lieu à des débats riches et nombreux.

INDEX

Thèmes : Actualité de la recherche